

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 16

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: Croisier, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199316>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGEL
 Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4.50; six mois, fr. 2.50.

ÉTRANGER: Un an, fr. 7.20.

Les abonnements débutent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.

Étranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Tout va bien.

Nos belliqueux — où donc n'y en a-t-il pas? — ont eu une surprise bien agréable: la rupture de nos relations avec l'Italie. Pour eux, pareil incident, c'est la bayonnette au pilon, le sabre au clair; c'est la guerre, enfin. Il ne fallait pas leur parler d'un arrangement probable, possible, tout au moins. La conciliation ne marche pas de pair avec le patriotisme coups de canon. Et la diplomatie, avec ses lenteurs, ses atermoiements, ses livres bleus, erts, jaunes ou rouges est une vieille radoteuse qui commence « à nous la faire ». « Hein! uoi? Redis-le moi! Pan... pan... » Voilà le vrai oyen d'arranger les choses.

Déjà, nos intrépides se voyaient de l'autre côté des Alpes, où, les uns après les autres, toutes les grandes cités de la péninsule faisaient humblement leur soumission.

A nous, le dôme de Milan! A nous, le palais des doges et les lions de la place St-Marc! L'entrée victorieuse de nos armées à Venise, sur des gondoles décorées de drapeaux et de euillage, rappellerait l'arrivée des Suisses au Port-Noir, à cette différence près, qu'à Genève, nos soldats furent accueillis par des transports d'allégresse, tandis qu'à Venise l'accueil devait être plutôt froid.

Florence et ses merveilles étaient bientôt entre nos mains. Suivaient Pise, dont la célèbre tour s'inclinait, respectueuse et soumise, devant la croix blanche sur fond rouge.

Tandis que le III^{me} corps d'armée était envoyé dans le sud pour s'emparer de Naples et surtout du Vésuve, convoité par nos maîtres d'hôtel, comme un nouveau et précieux moyen d'attraction, le IV^{me} corps se dirigeait vers Brindisi, dont la prise devait nous assurer le clef de la malle des Indes, digne couronnement de l'œuvre du Simplon.

Le II^{me} corps d'armée gardait le nord de l'Italie. Le I^{er} corps faisait à Rome une entrée triomphale et bientôt le canon du château St-Georges annonçait aux populations soumises l'arrivée de l'Etat-major général suisse au Viminal.

Il ne restait plus aux Italiens que la Sicile, où le roi Victor-Emmanuel s'était réfugié.

L'entrée des troupes suisses à Rome n'était pas la juste revanche de la conquête de l'Helvétie par les Romains? Et déjà quelques personnes affirmaient que le conservateur du musée Arlaud avait reçu l'ordre de faire transporter et placer dans la salle du Grand Conseil, la vue de la prochaine session, le célèbre tableau de Gleyre: *Les Romains passant sous le Jug*.

Au Vatican, on eut un moment d'angoisse, en comprenant. Le pape se demandait quelle serait l'attitude de sa garde-suisse, à l'arrivée de l'armée fédérale.

Tout devait se passer le mieux du monde. Lorsque l'officier qui était à la tête des troupes suisses affectées à la garde du Vatican se trouva en présence du commandant de la garde pontificale, il reconnut tout de suite un de ses anciens camarades d'école.

— Tiens, c'est toi, Alfred?
 — Mais, c'est Paul C...?
 — Alors.
 — T'enlève-t'y pas laquelle. Comment vas-tu, mon vieux?
 — Bien, et toi?
 — Tu vois.
 — Dis-moi, quelle drôle d'affaire. Alors, qu'est-ce que le Conseil fédéral va faire, rapport au pape?
 — Oh! bien, dis seulement au pape de ne pas avoir peur. On lui renouvelle son bail pour quelque temps. On verra voir après.
 — Bonne affaire, alors. Dis-moi, entres-tu pas un moment prendre un verre? J'ai là quelques bouteilles de Désaley qu'un ami m'avait envoyées. Pas plutôt j'ai eu reçu ce vin que la guerre a éclaté. J'ai pas encore eu le temps de le goûter.
 — Ma foi, mon cher, c'est pas de refus. Y a tellement longtemps qu'on boit de ces Chianti, de ces Barbeira, de ces Lacrîma-Christi que je serai pas fâché de renouer un peu avec le petit blanc.
 — Eh ben, à la nôtre et vivé la Suisse!

J. M.

Les étrangers à Lausanne en 1784.

Un nouvel hôtel s'ouvre cette semaine à Baumaroché, au-dessus de Vevey. Cette fortunée région du Pélerin aux Rochers de Naye n'avait donc pas encore assez d'hôtels et de pensions! On se demande même si elle sera satisfaite lorsque le nouveau caravansérail de Caux, qui contiendra cinq cents chambres, sera prêt. Que d'extension a prise et continue de prendre cette industrie! Et ce ne sont pas seulement les rives du Léman qui se couvrent de modernes et gigantesques hôtelleries. On en trouve maintenant dans toutes les parties du canton, à St-Cergues, à Gimel, aux Rasses-sur-Bullet et ailleurs encore. Il n'y a guère plus d'un demi-siècle, les étrangers qui nous visitaient ne sortaient pour ainsi dire pas des villes. Lausanne, à la fin du XVIII^{me} siècle, était leur centre de prédilection. Veut-on savoir ce qu'on pensait alors de leur influence sur nos us et coutumes et sur notre caractère? Voici ce que la spirituelle M^{me} de Charrière écrit dans une de ses lettres de Lausanne, datée de novembre 1784:

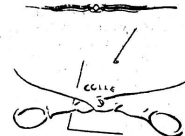
« Mon beau-frère a appris que j'avais refusé de louer à un prix fort haut un appartement qui ne me sert à rien. C'est le tuteur de ma fille. Il loue à des étrangers des appartements chez lui; quelquefois même toute sa maison. Alors il va à la campagne, où il y reste. Il m'a donc trouvée très extraordinaire, et m'a beaucoup blâmée. J'ai dit pour toute raison que je n'avais pas jugé à propos de louer. Cette manière de répondre lui a paru d'une hauteur insupportable. Il commençait tout de bon à se fâcher, quand Cécile a dit que j'avais sans doute des raisons que je ne voulais pas dire; qu'il fallait les croire bonnes et ne me pas presser davantage. Je l'ai embrassée pour la remercier; les larmes lui sont venues aux

yeux à son tour. Mon beau-frère et ma belle-sœur se sont retirés sans savoir qu'imaginer de la mère ni de la fille...

» Vous ne comprenez sans doute rien à ce louage, à ces étrangers, à ce chagrin que mon beau-frère m'a témoigné. Connaissiez-vous Plombières, ou Bourbonne, ou Barège? D'après ce que j'en ai entendu dire, Lausanne ressemble assez bien à tous ces endroits-là. La beauté de notre pays, notre académie et M. Tissot¹ nous amènent des étrangers de tous les pays, de tous les âges, de tous les caractères, mais non de toutes les fortunes. Il n'y a guère que les gens riches qui puissent vivre hors de chez eux. Nous avons donc surtout des seigneurs anglais, des financiers françaises et des princes allemands, qui apportent de l'argent à nos aubergistes, aux paysans des environs, à nos petits marchands et artisans, et à tous ceux qui ont à louer des maisons en ville ou à la campagne, et qui appauvrissent tout le reste en renchérissant les denrées et la main-d'œuvre, et en nous donnant le goût avec l'exemple d'un luxe peu fait pour nos fortunes et nos ressources.

Les gens de Plombières, de Spa, de Barège ne vivent pas avec leurs hôtes, ne prennent pas leurs habitudes ni leurs mœurs. Mais nous, dont la société est plus aimable, dont la naissance ne le cède souvent pas à la leur, nous vivons avec eux, nous leur plaisons, quelquefois nous les formons, et ils nous gâtent. Ils font tourner la tête à nos jeunes filles, ils donnent à ceux de nos jeunes hommes qui conservent des mœurs simples un air gauche et plat; aux autres, le ridicule d'être des singes et de ruiner souvent leur bourse et plus souvent leur santé. Les ménages, les mariages n'en vont pas mieux non plus, pour avoir dans nos coterie d'élégantes Françaises, de belles Anglaises, de jolis Anglais, d'aimables roués français; et supposé que cela ne gâte pourtant pas beaucoup de mariages, cela en empêche beaucoup. Les jeunes filles trouvent leurs compatriotes peu élégants. Les jeunes hommes trouvent les filles trop coquettes. Tous craignent l'économie à laquelle le mariage les obligerait... »

Que l'affluence des étrangers chez nous ait contribué au renchérissement de la vie, c'est indéniable. Mais a-t-elle, comme le pense madame de Charrière, fait rater beaucoup de mariages? Nous ne savons.



Ma foi, tant pis! on prend son bien où on le trouve. Voici une chanson très originale que nous « pigeons » — c'est le mot — à la *Revue helvétique*, un journal dans lequel on grappillerait souvent, si on l'osait.

¹ Le célèbre médecin vaudois.

L'auteur de cette chanson, *M. Henry Croisier*, est le fils du regretté Louis Croisier, qui fut l'un des plus fidèles et des plus goûtés collaborateurs du *Conteur*.

CHANSON SIMPLE

*Partons, Suzon, j'ai mis mon frac,
C'est demain l'abbaye d'Antagne!
Nous sommes gens de la montagne!
Prends le panier, j'ai le bissac...
Partons avant le clair de lune.
Demain nous en danserons une!*

*Te voilà belle comme un cœur
Avec ta robe d'indienne!
Que je suis fier! Ah! qu'on y vienne
Te regarder d'un air moqueur!
Que chacun garde sa chacune;
Demain nous en danserons une!*

*Prenons les sentiers devant nous,
C'est plus court que par la grand'route,
Et nous pourrions casser la croûte,
Avant d'arriver chez Genoux,
Sans crainte qu'on nous importune...
Demain nous en danserons une!*

*Et nous dormirons tous les deux
A la pinte de la Croix-Blanche.
Allons, Suzon, demain dimanche,
Il s'agit d'être matineux:
Nous serons de toutes les tunes!
On n'est pas Vaudois pour des prunes!*

HENRY CROISIER.

Les deux complices.

Le teint rose, les yeux d'un bleu naïf et tendre sous les touffes blanches des sourcils, le crâne presque complètement dégarni, avec une demi-couronne de cheveux cotonneux, les lèvres éclairées d'un sourire heureux, confiant, du sourire ouvert et plein de franchise de l'enfant qui s'amuse innocemment, ce vieillard, sanglé dans un habit d'une coupe ancienne, avec des revers trop larges et des basques trop étroites, le ventre serré dans un gilet qui avait dû connaître son maître beaucoup plus sveltes, les jambes gainées d'un pantalon qui s'obstinait à découvrir, au-dessus du soulier verni légèrement éraillé, une chaussette grise, — ce vieillard, dis-je, apparaissait comme un symbole de bonhomie, et répondait tout à fait à l'idéal qu'on se fait communément du grand-papa.

On imaginait volontiers que chaque ride de son front recélait une vertu domestique, et qu'il possédait quelque part des petits enfants qui aimaient à grimper sur ses genoux et à lui tirer la moustache, et pour qui il avait toujours des bonbons pleins ses poches et des histoires pleines sa mémoire.

Il paraissait prendre un vif plaisir à ce bal donné dans les salons du Grand Hôtel national au profit de je ne sais plus quelle caisse de retraites.

Au milieu de tant de jeunes hommes fringants sous le frac, qui lançaient aux miroirs des œillades complaisantes, fiers de leur plastron éblouissant, de leur moustache bien frisée, de leurs escarpins effilés, au milieu de tant de jeunes filles si délicatement jolies sous le frisson du tulle et le chatouillement de la soie, pareilles à de grandes fleurs pâles et frêles, et qui toutes se jugeaient la reine de la fête, ivre d'orgueil ingénu, le bon vieillard apportait une note d'émotion délicate, et sa présence semblait, non seulement conseiller à la jeunesse de ne manquer ni une valse ni un quadrille, mais encore lui apporter une sorte de bénédiction familiale.

Les mamans, en bavardant, tandis que leurs filles tournoyaient, prononçaient son éloge, et ses vêtements démodés n'excitaient que d'indulgents raileries. On trouvait que ça lui donnait l'air encore plus grand-papa, et les basques courtes de son habit évoquaient, en des âmes sensibles, des souvenirs précieux. Des veuves, en soupirant, se rappelaient que leur époux portait un frac semblable le jour de leurs noces, voilà vingt ou trente ans. Quelques personnes émettaient l'avis que le respectable aïeul avait sans doute conduit ses petites-filles ou ses arrière-petites-filles à cette soirée et que l'expression de joie si sincère, si débordante,

qui se peignait sur son visage, marquait son triomphe de voir ses enfants belles entre les belles.

Mais, surtout, il provoquait l'admiration des dames parce qu'il dansait. Tant d'époux alertes et dans la force de l'âge se livraient, au fumoir qui prolongeait la salle où l'on avait installé le buffet, à d'interminables parties de cartes! Et des jeunes hommes même, arborant des sourires ennuyés et sceptiques, se promenaient par groupes à travers les salons, les mains au dos, insensibles aux sollicitations des valseuses, coulant vers les jeunes filles des regards que les mamans déclaraient impertinents, et se chuchotant des propos qu'elles taxaient d'inconvenance, sans les entendre, du reste.

— Ah! ce vieillard leur donnait une belle leçon, à tous ces blancs-becs! Que diable! on vient au bal pour danser! C'est bien la peine de faire des frais de toilette, si les jeunes gens s'abstiennent! Il y a seulement vingt ans, cela ne se serait jamais vu! A la bonne heure, ce vieillard gardait les traditions de galanterie!

Telles étaient les réflexions que les mamans échangeaient entre elles.

Pour moi, comme je suivais avec un vif intérêt les ébats chorégraphiques du brave homme — et rien n'était plus divertissant, ses basques antiques, sa calvitie, ses chaussettes, sa lourdeur composant une éloquente caricature — j'entendis soudain un léger cri en même temps qu'un bruit rapide de soie déchirée.

Hélas! le bon vieillard venait de poser le pied sur la traîne d'une valseuse et d'arracher au bas de sa jupe cinquante centimètres de dentelle!

Il se précipita vers la victime de l'accident et, pourpre, tremblant, baïbutia :

— Oh! mademoiselle, je vous supplie de m'excuser!... Croyez que je suis au désespoir!... Il y a tant de monde qu'on n'a plus de place pour danser!... Mais je crois que ce malheur sera réparable... Il y a une couturière attachée à l'établissement... Au bout de la galerie, à droite... Ah! je suis bien désolé, mademoiselle, désolé!

Toute pâle, prête à fondre en larmes, la malheureuse jeune fille, dont le bon vieillard avait compromis la toilette, n'eut d'autre ressource que d'aller réclamer les soins de cette providentielle couturière, mise, par la prévoyance du directeur de l'établissement, à la disposition des danseuses.

II

Installée dans un petit salon qui donnait sur la galerie longeant la grande salle, elle ne chômait guère. A chaque danse, presque, une gracieuse éplorée venait lui demander de réparer quelque accroissement survenu à sa toilette. Tantôt, c'était une bretelle de corsage qui s'était décousue, tantôt, une guirlande de fleurs qui menaçait de se détacher. Mais les accidents les plus fréquents étaient dus à la maladresse des danseurs; emportés dans le tourbillon des valseuses, ils marchaient sans vergogne sur les traînes qui, en un flot mousseux de dentelles, venaient déferler contre leurs jambes, pareilles à la vague écumeuse qui brise ses volutes frissonnantes aux rochers du rivage.

Des voix s'élevèrent pour plaindre la victime du bon vieillard, mais ces mêmes voix, loin d'accabler le pauvre homme sous une réprobation sévère, lui accordaient des circonstances atténuantes :

— C'est vraiment vexant, murmuraient les mères; cette infortunée jeune fille a failli se trouver mal... Mais, que voulez-vous? on ne peut pas en vouloir à un vieillard!... Et il avait l'air si confus, si navré!...

— Si cela m'était arrivé, à moi, susurra à mes côtés une douce et blonde jeune fille, et si j'avais eu affaire à un jeune homme, je crois bien que je l'aurais gratifié d'une paire de gifles!... Pif, paf!... Ah! mais!...

— Moi, renchérit une mignonne brunette, je ne sais pas ce que j'aurais fait!... J'aurais été folle de dépit et de colère!... Mais un vieillard, c'est excusable!... Evidemment, on ne peut pas le remercier, mais on ne peut pas se fâcher non plus!... Et puis, danser à cet âge, c'est donner un bel exemple à tous ces freluquets qui passent leur soirée au buffet!...

Comme honteux de lui-même, le bon vieillard s'en fut tristement dans un salon latéral et je le suivis à distance, car il m'intéressait; je le plaignais vivement et une sympathie naissante m'attirait vers lui.

III

A ma profonde stupéfaction, le bon vieillard in-

vita une jeune fille pour la danse suivante qui était une mazurka.

C'était tout au moins du courage!

Tandis qu'il sautillait avec une grâce un peu ankylosée, j'accordais une attention particulière à ses souliers. Je me persuadai que je les avais d'abord mal regardés, tellement ils me semblaient larges épais, mastoqs; ils apparaissaient à mes yeux comme des instruments de destruction. Chaque fois qu'une robe, d'un souple mouvement d'éventail, se risquait dans leur parage, je frémissais; ils prenaient des allures de marteau et j'étais tout étonné de ne pas avoir les oreilles déchirées par l'arrachement des étoffes.

Cependant, la mazurka s'acheva sans encombre.

Un « lancier » suivit... Crac! à la troisième figure un double cri retentit... Des soies gémissaient douloureusement... Notre homme avait posé chacun de ses souliers sur une traîne... Et quel désastre!... Une charmante dame brune, qui portait une toilette de soie crème recouverte de Chantilly noir, ramassait avec consternation tout un pan de dentelle une jeune fille, en faille mauve, dont la jupe était garnie, dans le bas, de petits choux de mousseline presque tous saccagés, se tamponnait nerveusement les yeux.

Humble, tremblant, le bon vieillard suppliait qu'on voulût bien pardonner sa maladresse et insinuait que la couturière saurait tout réparer. Il avait des larmes dans la voix et ses victimes mêmes finirent par être attendries. Cette fois encore, on le plaignait presque. Il guida la robe mauve et la jupe de Chantilly jusqu'au salon réservé à la couturière se confondit en salutations et s'enfuit.

Je le suivis. Ses mésaventures me le rendaient de plus en plus intéressant, en excitant ma pitié. J'gagna une nouvelle salle de l'immense hôtel, salle pourvue de divans, décorée de cotonnades, de moquettes, de cintres mauresques, et qui figurait va guement un palais arabe. Les danseurs venaient s'y reposer. Mais quelques personnes, à qui il répugnait de se faire bousculer dans la cohue des grands salons, y dansaient au son d'une musique étouffée sur un tapis épais.

Quand je vis le bon vieillard s'incliner devant une jeune fille pour la prier de lui accorder une scottish, je me demandai si je n'étais pas en proie à un cauchemar.

— Le pauvre homme n'a certainement pas tout sa raison! songeai-je avec commisération. Comment! voilà trois robes qu'il met en pièces et cela ne l'arrête pas!... Ce vieillard est certainement tombé en enfance!... Et cette jeune fille porte une toilette délicate, tout en guipure sur mousseline!... Ce serait vraiment dommage!... Et c'est si fragile cette guipure!...

Mais l'orchestre attaquait la scottish.

Je frissonnai en regardant les souliers du bon homme se lever...

Ah! ces souliers, destructeurs de grâce, d'élégance, de beauté!...

Tout à coup, l'infortunée jeune fille tournoya tomba comme une fleur arrachée par la tempête tandis que le vieillard s'empêtrait dans la guipure.

IV

— Cette fois, pensais-je, il va comprendre, il va s'arrêter, enfin!

Jugez de mon ahurissement! Passant dans un autre salon, je vis le bon vieillard, plein de sérénité, en train de danser encore! Et, variant le champ de ses exploits, tantôt au jardin d'hiver, tantôt au salon Louis XV, visitant tour à tour toutes les salles de l'hôtel, il continuait à sacrifier des toilettes avec un superbe entrain!

— Qui est donc cet enragé danseur? me demandai-je anxieusement.

Le hasard me fournit le mot de l'énigme.

Après la dernière danse, à cinq heures du matin je vis le bon vieillard se diriger vers le salon de la couturière qui était une petite sexagénaire narquoise, alerte et propre, et j'entendis ce fragment de dialogue :

— Eh bien! poupoule, est-ce que les affaires ont marché?... Ah! tu ne diras pas que je n'ai pas bien travaillé! Je t'ai envoyé au moins quinze clientes.

— A la bonne heure, Séraphin! Nous n'avons pas perdu notre soirée!... Je dois avoir une centaine de francs de bénéfice!

Le bon vieillard était le mari de la couturière et c'est pour procurer de l'ouvrage à sa femme qu'il dansait avec tant d'ardeur... GASTON DERYS.